747

naturelle, nous inclinerions vers les Etats-Unis ; par la force des choses, nous serions entraînés de leur côté. L'envahissement du pays s'opérerait, graduellement, par les affaires. Nous serions annexés commercialement, avant de l'être politiquement. A force d'aller à New-York par affaires, nous finirions par nous rendre à Washington, et par déposer au Capitole le peu qui nous reste des armes de Brennus. Les générations nouvelles, lasses, du reste, de respirer dans un horizon borné, de tourner sur elles-mêmes, demanderaient qu'on leur ouvre toutes les carrières américaines à la fois.

La protection de l'Angleterre se détendrait peu à peu, et la protection des Etats-Unis se changerait en absorption. Et un jour l'annexion du Canada aux Etats-Unis se ferait sans secousse, sans violence, presqu'insensiblement.

Notre position alors serait définitivement fixée, et nous toucherions au but auquel, à travers tant d'événements, nous tendons depuis la conquête. Nous ne saurions vivre seuls, isolés ; nous ne pouvons que peu de choses par nous-mêmes. Il nous faut pour nous soutenir, pour nous pousser, la main d'un grand peuple. Les Etats-Unis viendraient prendre la place de la France et de l'Angleterre, qui ne peuvent rien faire pour nous ; car à l'heure qu'il est, il n'y a plus dans le monde que trois grandes puissances, la Prusse, la Russie et les Etats-Unis ; en Amérique, il n'y en a qu'une seule, la République de Washington.

Après les événements dont l'Europe vient d'être témoin, les petites nationalités sont vouées à l'impuissance ; il leur faut, pour être quelque chose, se placer sous l'égide d'une grande nation. D'immenses agglomérations se forment, qui absor-